

apporte sur un plat d'argent l'anneau du pêcheur, et le remet au cardinal camerlingue.

Enfin, les assistants étant debout, le notaire de la chambre apostolique lit l'instrument de la constatation de la mort, de la reconnaissance du cadavre et de la réception de l'anneau du pêcheur.

L'EMBAUMEMENT DU CORPS. LES ENTRAILLES ET LE CŒUR DU PONTIFE

Le cardinal camerlingue s'étant retiré avec sa suite, on procède au lavage du corps.

Pour ce lavage, le cadavre est enlevé du lit et placé sur une table de marbre.

Le lavage du corps est réglé par une sorte de rituel. Il est déterminé en détail : quelles eaux de senteur doivent y être employées, quel prélat a le droit de laver la poitrine, quel autre les jambes, ou tout le reste.

C'est l'aumônier secret, un archevêque *in partibus*, qui lave le corps depuis les genoux jusqu'à la poitrine ; les pénitenciers sont chargés des bras, des jambes, etc.

Après le lavage, le corps est replacé sur le lit mortuaire, et il y reste pendant vingt-quatre heures. Des pénitenciers, des moines, demeurent constamment en prières. Des autels sont dressés aux abords de la chambre mortuaire. Des messes nombreuses y sont célébrées.

Au bout de vingt-quatre heures, de nouveau enlevé du lit, le cadavre est ouvert et embaumé sous l'inspection de "l'archiatre" ou médecin en chef du pontife défunt.

L'embaumement est achevé. Le mort est alors peigné, rasé, puis vêtu de ses habits ordinaires avec rochet et camail, et ensuite de ses habits pontificaux, il est posé successivement dans une des salles du palais et dans la chapelle Sixtine.

Voici comment se fait l'inhumation du cœur et des entrailles.

C'est le soir de l'embaumement. Ces restes intérieurs ont été mis dans un vase scellé et enveloppé d'un voile. On les place dans une des voitures du palais, où prennent place le "caudataire" du défunt et deux ou trois chapelains secrets.

Monsieur caudataire, ou porte-queue de la soutane, est le chef des chapelains pontificaux. Il est ordinairement le familier tout à fait intime et l'ami du pontife. Mgr. Cenni, caudataire de Pie IX, a joué longtemps d'une grande influence.

Aux quatre coins de la voiture, marchent des palefreniers portant des torches allumées.

Il est tout à fait nuit quand la voiture arrive à l'église de la place de Trevi. Le religieux qui fait fonctions de curé dans cette église, entouré d'autres religieux, reçoit le vase des mains du caudataire et le place dans le placard de marbre pratiqué dans une des murailles de l'église des SS. Vincent et Anastase, où sont inscrits les noms des Papes dont les *interiora* et les *procordia* sont placés dans ce lieu.

LA DOUBLE EXPOSITION DU CORPS AVANT LES OBSÈQUES

Quand le pape mourait au Quirinal, il y avait constamment double exposition avant les obsèques à Saint-Pierre : celle de la salle du Consistoire au Quirinal, puis, le corps ayant été porté au Vatican, celle de la chapelle Sixtine.

Si le pontife meurt au Vatican, l'exposition dans une salle du palais n'est pas toujours faite avec solennité. Il faut pourtant décrire cette double cérémonie.

Pour l'exposition à la chapelle ardente de la salle du Consistoire, le défunt, embaumé, est vêtu en costume "de chœur," comme on dit en langage ecclésiastique, c'est-à-dire de la soutane de drap blanc avec la ceinture noire blanche à gland d'or, du rochet, de la mozette, de l'étole et d'une grande calotte à oreillettes, dont le velours rouge est bordé d'hermine.

Aux quatre coins du lit de parade sont des gardes-nobles et des gardes-suisses, l'épée et la hallebarde renversées. Des prélats, des moines appartenant aux quatre grands ordres des Carmes, des Augustins, des Franciscains et des Dominicains, assis

sur des banquettes nues, prient et psalmodient continuellement. Un public choisi est admis à prier au pied du lit funèbre.

L'exposition à la chapelle Sixtine présente le même tableau avec plus de solennité et de grandeur.

Devant le cadavre marchent les membres du Chapitre de Saint-Pierre. Derrière, viennent les prélats, puis les cardinaux. Presque tous les assistants portent des torches allumées. On psalmodie le *Miserere* et le *De profundis*.

Le cortège entre dans Saint-Pierre en psalmodiant. Au milieu de la grande nef a été dressé un catafalque peu élevé ; on y dépose le cercueil, et l'évêque le plus ancien du Chapitre de Saint-Pierre fait là une seconde absoute. L'assistance chante le *Liberi nos, Domine*.

Après cette absoute, le défunt est porté dans la chapelle du Saint-Sacrement, qui est une chapelle latérale à la droite de qui se dirige vers le maître-autel où se trouve la Confession des apôtres saint Pierre et saint Paul, placée au-dessous de la coupole de Michel-Ange.

La chapelle du Saint-Sacrement, à l'autel resplendissant de lampes d'or, est fermée par une riche grille de bronze.

C'est au-delà de cette grille fermée qu'est placé, sur un lit de pourpre, le corps du pape enveloppé des habits pontificaux.

Il a toujours la mitre. A sa main gauche, gantée de rouge, est l'anneau pontifical. Il a les mains jointes. Un crucifix d'ivoire est étendu sur sa poitrine. Vers les pieds, on a mis deux chapeaux de velours cramoisi, qui sont supposés représenter le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel.

A l'intérieur de la chapelle, et en deçà de la grille, sont toujours les "sentinelles mortes," gardes-nobles et gardes-suisses, absolument immobiles, et relayant de quart d'heure en quart d'heure.

Les pieds du cadavre, chaussés de sandales rouges, sortent à travers les barreaux de la grille. La foule vient les baiser.

LES OBSÈQUES NOVENDIALES : PREMIÈRE PHASE

Les obsèques novendiales se divisent en deux parties : la première, avant l'inhumation du cadavre, la seconde, après cette inhumation.

La première partie se passe dans la chapelle qui sert de chœur aux chanoines de la basilique de Saint-Pierre. Cette chapelle est située du côté opposé à la chapelle du Saint-Sacrement, où nous avons laissé le pontife exposé à la dévotion des fidèles.

Dans ce chœur des chanoines, on a dressé un catafalque autour duquel, après la messe mortuaire, se donnent chaque jour, pendant six jours, les cinq absoutes pontificales au chant du *Liberi me, Domine*.

Tous ceux qui entrent dans le chœur (excepté les cardinaux) font trois genuflexions : la première, à l'autel qui est au fond du chœur, la deuxième, aux cardinaux du côté de l'Evangile, la troisième, aux cardinaux du côté de l'Épître. Le pape étant mort, le corps du cardinalat, comme papauté en puissance, reçoit les honneurs rendus au pontife.

C'est un cardinal qui dit la messe funèbre. Le cardinal doyen officie le premier jour.

Les vêtements sacrés sont noirs.

Les chanteurs pontificaux ne font entendre que du plain-chant, excepté pour le *Dies iræ*, qui est parfois donné sur un ton lugubre, selon la méthode ordinaire des chants de la Sixtine, de Saint-Pierre et des autres grandes basiliques.

C'est le cardinal célébrant qui préside aux cinq absoutes autour du catafalque.

Il n'est fait aucune cérémonie près du cadavre, qui est de l'autre côté de la basilique, les pieds livrés aux baisers de la pieuse multitude.

LE TOMBEAU DE PIE IX

Pie IX, qui a magnifiquement réparé, à Rome, une trentaine de basiliques et d'églises anciennes, a fait aussi à Sainte-Marie-Majeure des restaurations très-considérables.

C'est à lui qu'on doit le rajeunissement de la superbe chapelle de la Sainte-Crèche, où sont les tombeaux de saint Pie V et de Sixte-Quint.

Parmi les travaux ordonnés par Pie IX à Sainte-Marie-Majeure, le plus saillant peut-être est la construction de ce qu'on appelle une Confession, c'est-à-dire ce lieu souterrain sur lequel s'élève le maître-autel, et auquel on descend par un double escalier monumental.

Dans la Confession proprement dite, sous l'autel, sont les reliques de saints qui, par leur vie ou par leur martyre, ont "confessé" le nom de Jésus-Christ. Entre les deux rampes par lesquelles on descend dans ce lieu vénéré, c'est un espace découvert, généralement ovale où, parfois, rarement, on dresse des tombeaux de pontifes.

A Saint-Paul-hors-des-Murs et à Sainte-Marie-Majeure, la Confession n'a pas de tombeaux de papes.

LA FIN DES OBSÈQUES NOVENDIALES

Le pape étant inhumé, les obsèques novendiales ne sont pas terminées. Elles durent encore plusieurs jours.

Les trois derniers jours surtout, le 7e, le 8e et le 9e, elles ont une solennité spéciale. Ce n'est plus dans la chapelle du chœur des chanoines que se donnent les absoutes ; c'est dans la grande nef de la basilique, où un catafalque gigantesque et somptueux a été dressé.

Après la messe des morts, célébrée dans le chœur, le cardinal célébrant et quatre autres cardinaux, à tour de rôle, viennent se placer, le premier sur l'un des côtés, les quatre assistants aux quatre angles du catafalque. Des tapis et des sièges leur ont été préparés.

Tout autour sont rangés les membres du Sacré-Collège, les chanoines de Saint-Pierre et les autres prélats.

Les chanteurs de la basilique et de la chapelle Sixtine exécutent les chants funèbres.

Une foule immense emplit la basilique.

Bien que cette cérémonie n'ait pas eu lieu depuis trente-deux ans, nous avons trouvé, chez des personnes âgées de cinquante ans, la trace de l'impression profonde qu'elle produit. "Car, nous dit un de ces témoins oculaires, c'est une des choses les plus saisissantes que j'aie jamais vues dans notre Rome, où il y avait autrefois tant de grands spectacles religieux."

Au dernier jour de ces solennités funéraires, après la messe des morts, et avant les absoutes autour du catafalque, l'oraison funèbre du pape défunt est prononcée dans la chapelle du chœur.

Cette oraison funèbre est dite en latin par un prélat en chape violette, monté dans une chaire basse que l'on dresse pour cela vers l'autel, du côté de l'Evangile. Elle ne doit pas durer plus de vingt minutes.

L'oraison funèbre achevée, les dernières absoutes se donnent comme il a été dit plus haut, au chant du *Liberi me, Domine*, du *Qui Lazarum resuscitasti* et du *Requiem eternam*.

M. Le Verrier, l'astronome mort dernièrement, avait l'esprit fort gai. Ses anciens camarades se rappellent tous une plaisanterie qu'il aimait à faire à l'époque où il était simple employé à l'administration des tabacs.

N'ayant pas à sa disposition les instruments de l'Observatoire, il se servait pour ses études d'une modeste longue-vue.

Il avait baptisé cet outil du nom d'*Octave*.

On lui demandait pourquoi.

—Voici, répondit-il en faisant jouer les uns dans les autres les tubes de sa lunette. Rappelez-vous le vers de Corneille dans *Cinna* :

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.

Aucun vers, en effet, ne s'applique mieux à un télescope.

* *

Mme X... une veuve de beaucoup d'esprit, se trouvait à dîner, l'autre soir, auprès d'un certain personnage dont la réputation d'usurier est parfaitement établie.

Après avoir écouté les propos galants de son voisin, Mme X. lui dit, avec un petit sourire à elle :

—Est-ce qu'on vous aurait calomnié, monsieur X... ?

—Pourquoi cela ?

—Mais parce qu'il me semble que vous me faites des avances.

Duel entre M. Rouher, le chef des bonapartistes, et M. Gambetta, le chef des républicains

(Suite et fin.)

M. ROUHER. Il faut le demander à cette ruse misérable par laquelle le Président du Gouvernement de la défense nationale donnait sa démission pour ne pas forfaire à sa parole et ne pas signer la capitulation, et par laquelle, en même temps, ce même Président de Gouvernement conservait le rôle de général-en-chef et de gouverneur de Paris.

J'ai vu ces choses. Voilà l'histoire qu'il faut féliciter, voilà l'histoire qu'il faut au moins rappeler, car, dans ces grandes douleurs, dans ces grands événements, il faut moins critiquer que beaucoup plaindre. (Assentiment à droite.)

Quant à la théorie de la capitulation, oui, je vous le dis, la vérité est celle-ci :

Un homme atteint dans sa dignité, atteint dans son honneur ; un homme auquel l'existence est devenue indifférente par le grandeur de l'outrage qui l'a fétri, peut livrer sa vie et pousser le duel jusqu'au bout ; mais une nation n'a pas ce droit ; une nation qui a la pérennité pour elle, qui a la revanche pour ses contemporains, ou au moins pour ses enfants, ne doit pas se livrer à un inutile et stérile suicide.... (Rumeurs à gauche) ; et, lorsque la défense est devenue impossible... (Vives exclamations à gauche.)

Un membre à gauche. C'est la théorie de la lâcheté !

M. ROUHER. Écoutez, messieurs ! vous avez, pendant six mois, répandu dans ce pays, au profit des élections, le ferment de la guerre ; permettez-moi, au moins, de discuter la question de la paix.

À droite. Très-bien ! Parlez ! parlez !

M. ROUHER. Eh bien, messieurs, je vous le dis, n'est ma conviction profonde : la Russie n'a pas perdu sa grandeur en faisant la paix après Sébastopol ; l'Autriche n'a pas perdu sa grandeur non plus en faisant la paix après Solferino.

Les nations que la victoire abandonne doivent se recueillir et attendre le jour de la revanche. Si on les excite à des passions désespérées, si nobles qu'elles puissent être—je ne veux pas marchander ici sur les tendances et les motifs qui ont déterminé la continuation de la guerre—on les épuise et, mutilées, réduites qu'elles sont dans leurs frontières, on leur enlève les ressources nécessaires pour prendre un jour leur revanche.

À droite. Très-bien ! très-bien !

M. ROUHER. Et maintenant, je n'ai plus qu'un mot à ajouter.

Ces questions—et ce n'est pas ma faute—ont un caractère absolument rétrospectif ; elles appartiennent, non pas à vous, mais à l'histoire. L'histoire jugera M. Gambetta, et l'histoire jugera les hommes qui l'ont précédé. (Applaudissements à droite.)

M. GAMBETTA. Messieurs, l'histoire jugera. On peut dire que l'histoire est faite.

À droite. Non ! non !

M. GAMBETTA. Elle a siégé à Bordeaux, elle a siégé à Versailles, l'histoire ; elle a siégé sous deux formes : sous forme d'Assemblée nationale, qui vous a rendus responsables des malheurs de la patrie ; et sous forme de conseil de guerre, jugeant et condamnant le traître qui a mieux aimé servir une dynastie funeste que servir son pays, que sauver la patrie envahie par l'étranger. (Applaudissements prolongés à gauche et au centre.)

M. DE VALON. Vous l'avez appelé "le glorieux Bazaine !" "

M. GAMBETTA. Oui, je l'ai appelé "le glorieux Bazaine," savez-vous quand ? Le jour où, pendant que vos amis étaient au pouvoir, l'impératrice impériale ayant éclaté à tous les yeux, une majorité se réveillait sur les bancs du Corps législatif, demandait à grands cris la déposition du commandement en chef aux mains de Napoléon et cherchait un chef pour le donner à l'armée française. C'est alors qu'on prononçait le nom de Bazaine, et que, ce jour-là, on le présentait à la France comme une épée victorieuse ! (Interruptions.) C'est